

RESPONSE DE MONSIEUR PERRAVLT, au Discours prononcé par M. de Sacy, le jour de sa réception, le 27 mars 1701

MONSIEUR

L'éloquent Discours que vous venez de prononcer n'était pas nécessaire pour justifier notre choix, et il n'a servi qu'à nous faire voir plus distinctement les richesses que vous apportez à notre Compagnie. Vos Ouvrages nous avaient appris à la vérité que chez vous on ne peut rien ajouter à l'élégance des expressions, mais ils ne nous avoient pas fait voir toute la force ni toute l'étendue de l'éloquence. Nous jugions bien qu'il y avait un grand rapport entre votre génie et celui de l'excellent Auteur dont vous nous avez donné une si belle et si parfaite Traduction, mais nous ne connaissions pas encore que vous n'êtes pas seulement semblable à ce Pline ingénieux et poli, qui écrivait si agréablement sur toute sorte de sujets, mais que vous égalez ce même Pline si éloquent et si majestueux, l'Orateur le plus noble et le plus célèbre pour le Panégyrique. Je ne sais même, lorsque je réfléchis sur l'Eloge que vous venez de faire de notre auguste Protecteur, si vous ne l'emportez point du côté de l'Eloquence comme vous l'emportez du côté du Héros.

Quoi qu'il en soit, MONSIEUR, nous ressentons une extrême joie de vous voir aujourd'hui parmi nous, et d'avoir si dignement rempli la place de l'illustre Académicien que nous avons perdu.

C'était un homme d'un sens exquis et d'une heureuse vivacité, qui sans autre secours que celui de son propre mérite s'est ouvert le chemin à un des principaux emplois de la Cour, et peut-être le plus difficile.

Sa plume a servi le Prince à expliquer ses plus secrètes intentions d'une manière si précise et si noble, que pendant une longue suite d'années nul autre n'a été appelé au même ministère.

Peut-on mériter une louange plus solide que celle d'avoir su s'élever à la hauteur des idées d'un si grand Prince, et de s'être fait en quelque sorte avec lui une conformité de

sentiments et de langage.

Quelle supériorité de génie ne faut-il pas pour conserver toujours le caractère de Souverain en donnant des marques d'amitié, de satisfaction et de confiance ; en un mot, de le faire parler de toutes choses, et de le faire toujours parler en Roi ?

Monsieur le Président Rose aimait notre Compagnie, et il en a donné des marques bien essentielles avant même qu'il y eut été reçu.

Si nous avons l'honneur d'être admis à présenter au Roi le juste tribut de nos louanges dans ces jours de joie et de triomphe où ses Victoires nous appellent pour joindre notre voix à l'applaudissement des Peuples ; c'est par lui que nous est venu un si glorieux avantage. Mais il ne suffit pas que je rende à sa mémoire ce témoignage de son bienfait et de notre reconnaissance, il faut qu'on sache encore combien fut ingénieuse la manière dont il nous attira cet honneur.

Il prit un de ces moments favorables où les Rois descendus de leur Trône se mettent familièrement avec leurs Sujets, et prennent plaisir à l'honnête liberté qu'on se donne de leur parler de toutes choses. SIRE, dit-il au Roi, j'ose dire à VOTRE MAJESTÉ qu'elle souffre un grand abus dans son Royaume. Elle trouve bon que des Magistrats, très-sages à la vérité, mais établis seulement pour rendre la Justice en son nom, viennent lui faire des Eloges et des Panégyriques sur ses victoires, pendant qu'elle laisse dans l'inaction une Compagnie qui n'est instituée que pour consacrer ses grandes actions à l'immortalité.

A quoi VOTRE MAJESTÉ réserve-t-elle l'Académie Française la dépositaire de sa Gloire ? Quel plus noble sujet peut occuper ces dignes Artisans de la parole, et quelle occasion plus belle y aura-t il jamais de déployer les grandes voiles de l'Eloquence.

Le Roi souscrit à ce discours, et considérant que ce reproche ingénieux était tout plein de feus et de justice, il ordonna que dans toutes les occasions qu'il y aurait de haranguer SA MAJESTÉ, l'Académie Française y serait reçue avec les mêmes honneurs que les Compagnies Supérieures.

Il n'est pas croyable quel relief ces marques de distinction ont donné à cette Compagnie, et de quelle gloire

elle s'est couronnée en s'acquittant avec succès d'une si précieuse obligation.

De là s'est enflammé le désir d'y être admis, sans doute, MONSIEUR, vous en êtes-vous aperçu par le nombre et par le mérite des Concurrents qui vous ont disputé cette place.

Après vous avoir fait voir les avantages de l'Académie Française, il est juste de vous représenter ses devoirs.

Elle s'est engagée de donner à notre Langue toute la politesse dont elle est capable, et de la mettre en état d'égaliser celle des Grecs et celle des Romains par la pureté et par la noblesse de ses expressions. Elle s'est chargée en même temps de former des préceptes pour l'Eloquence qui élèvent nos Orateurs au rang des Cicerons et des Démosthène. Elle doit enfin construire une Poétique qui retrace si bien toutes les routes du Parnasse, que nos Poètes puissent monter jusqu'au même sommet où sont arrivés les Virgiles et les Homères.

Ce travail est immense, mais il en est un autre qui renferme des difficultés encore plus grandes et plus insurmontables, c'est de célébrer dignement les louanges de notre Protecteur.

Nous n'avons jamais parlé de ses moindres actions qu'avec un secret déplaisir de n'avoir pu nous élever à la hauteur de notre objet ; cependant sa gloire augmente tous les jours, il semblait que la Paix si généreusement donnée à toute l'Europe, après tant d'exploits de valeur, mettait le comble à tous les glorieux travaux d'une si belle vie ; et voila que les peuples de l'Ebre, ces Peuples fiers et belliqueux viennent d'eux-mêmes, et sans contrainte, lui demander un Maître.

Si les Pyrénées s'étaient aplanies devant ses pas sous la menace de ses foudres toujours victorieux, le prodige n'aurait été guère plus étonnant que de voir la Nation Espagnole rendre un tel hommage à la Sagesse de LOUIS ; mais que ne peut point le souverain mérite et l'assemblage de toutes les vertus.

N'en doutons point, MESSIEURS, Dieu touché des soins que prend notre Monarque de faire régner la vraie Religion dans tous les lieux où il commande, veut le faire régner, ou par lui-même, ou par ses descendants, dans toutes les parties

de la Terre.

Que si les événements que lui réserve la Providence enchérissent encore sur ceux qui sont passés, voyez, MONSIEUR, le besoin que nous avons d'un Homme tel que vous, pour nous aider à soutenir un si grand poids, et pour suffire à la moisson des louanges qui se prépare.

Quelque petite que fait la part que votre modestie vous fera prendre dans ce travail, soyez persuadé qu'elle épuisera toute votre éloquence, et que vos Ouvrages, quelque beaux qu'ils puissent être par la forme que vous leur donnerez, feront encore plus recommandables par la beauté de la matière que les grandes actions du Roi vous auront fournies,